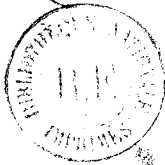


Z
600.

Conservé la couverture
ARMAND DAYOT

14816



LE LONG

DES ROUTES

(RÉCITS ET IMPRESSIONS)

DEUXIÈME MILLE

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

La modeste dimension de notre cadre d'étude nous interdit tout développement rétrospectif, et nous devons entrer brusquement, sans aucune transition historique, dans le vif du sujet, alors que nous eussions éprouvé une joie si grande à faire connaître au lecteur ravi l'opinion de Pliny le Jeune sur Pérégrinus le Rhyparographe, un des précurseurs de J.-L. Forain.

*
* *

La Révolution de 1789 surexcita vivement la verve des caricaturistes. Déjà, au début du règne de Louis XVI, les épigrammes burinées pleuvaient sur le trône, sur la noblesse et sur l'autel. Mais elles n'effleuraient encore que des ridicules superficiels, comme si la verve des satiriques voulait s'essayer d'abord très innocemment, pour ne pas tarir dans la suite sur des sujets plus graves.

La mode des grandes coiffures servit surtout de thème à l'imagination des caricaturistes de l'époque. L'artiste satirique n'avait d'ailleurs, pour donner une belle couleur caricaturale à son œuvre, qu'à peindre fidèlement, dans la simple réalité de ses fonctions complexes, le perruquier de l'époque, tour à tour, et dans la même séance, architecte, serrurier, mécanicien et jardinier, et à nous le montrer, tantôt dressant péniblement la frégate la *Belle-Poule* sur la *carcassière* orageuse de madame de Polignac, tantôt mettant la dernière main, du haut de son marchepied, à la légendaire coiffure de la duchesse de Chartres : coiffure fantastique qui

contenait à la fois, nous dit plaisamment Bachaumont, une nourrice assise sur un fauteuil et tenant le duc de Valois sur ses genoux, un perroquet becquetant une cerise, un négrillon conduisant un chien en laisse, une touffe de cheveux du duc de Chartres, une autre touffe de cheveux du duc d'Orléans, son beau-père, et quelques autres menus objets : chaises, tables et tableaux...

Bientôt les boutiques des marchands d'estampes furent tapissées de caricatures. Presque toujours la reine figurait au premier plan dans ces images plus malicieuses que méchantes. Mais ces moqueries, exprimées souvent dans un très spirituel dessin, n'enlevèrent rien à l'empire de la mode, et les grandes coiffures résistèrent jusqu'au jour où la belle chevelure de Marie-Antoinette tomba sous le fer des ciseaux, à la suite d'une couche.

A partir de ce moment, les prodigieuses conceptions de Léonard Antier, ministre de la coiffure et académicien de la perruque, s'évanouirent comme des rêves grotesques, et la gracieuse *coiffure à l'enfant*, qui survécut longtemps à sa créatrice, remplaça avantageusement, au grand désespoir des caricaturistes, les coiffures à la *marmotte*, au *hérisson*, à la *paresseuse*, au *parterre galant*, au *berceau d'amour*, etc., etc.

Ce fut seulement à l'arrivée de Calonne et de Loménie de Brienne aux affaires que l'épigramme d'abord, puis la caricature, prirent un caractère agressif et mordant.

Qui ne connaît la célèbre estampe où le premier

de ces ministres, représenté sous les traits d'un singe vêtu en maitre d'hôtel et entouré de dindons, s'exprime en ces termes : « Mes chers administrés, je vous ai rassemblés pour vous demander à quelle sauce vous voulez être mangés. »

Et les dindons de répondre : « Mais nous ne voulons pas être mangés du tout. Vous sortez de la question. »

La caricature ne tarda pas à devenir une arme terrible aux mains des mécontents. Bientôt elle se répandait partout. Les gilets, que la mode enrichissait des dessins les plus variés, devinrent eux-mêmes des cadres satiriques.

Lors de la réunion des Notables, on eut les gilets aux Notables, auxquels l'estampe suivante servit de modèle : Le roi est au milieu, sur un trône ; de la main gauche, il tient une légende où on lit ces mots : « l'âge d'or. » Mais, par une maladresse voulue, il est placé sur le trône de façon que sa main droite semble fouiller dedans.

Une fois les partis déchainés dans la lutte ardente de la politique, la caricature perdit toute mesure. Elle s'attaqua avec une violence extrême à tout et à tous. Montagnards et Girondins, Jacobins et Feuillants, sans-culottes et émigrés, prêtres constitutionnels et prêtres non assermentés furent caricaturés avec une verve cynique et brutale. Les violentes polémiques de l'*Ami des Patriotes*, des *Actes des Apôtres*, de l'*Ennemi des Aristocrates*, du *Contre-Poison*, du *Déjeuner du Peuple*, etc... se prolongeaient avec d'interminables commen-

taires dans les innombrables estampes que la tourmente révolutionnaire dispersait dans tous les carrefours et jetait jusqu'au pied du trône.

Même sous la Terreur, au milieu des sanglots et des cris de colère, à cette heure de sinistre angoisse, où la liberté agonise dans un bain de sang, la caricature ne désarme pas.

D'impitoyables crayons tentaient d'exprimer d'une façon comique le rictus macabre des têtes que le peuple souverain promenait triomphalement au bout des piques, pendant que les passants s'arrêtaient au coin des rues pour entendre chanter *la Guillotine d'amour*.

Certes, pendant toute cette époque mémorable, beaucoup d'esprit fut dépensé dans notre plaisant pays de France.

Bien des couplets satiriques de l'époque révolutionnaire demeurèrent comme des modèles du genre, et quelques caricatures comme le *Convoi d'un fermier-général*, les *Couches du papa Target*, les *Pèlerins de Saint-Jacques*... offrent un véritable intérêt artistique.

Cependant, il faut le reconnaître, à partir du moment où la liberté de l'injure put s'exercer impunément, la satire prit un caractère odieux dans sa trivialité cynique, comme s'il lui était interdit de s'élever à la hauteur de l'art après avoir brutalement franchi les limites de l'allusion.

Tant que les dessinateurs satiriques de la fin du siècle se bornèrent (pendant la période comprise entre l'avènement de Louis XVI, et la fin de la lé-

gislation) à enfermer leurs critiques mordantes dans une forme spirituelle et discrète, ils produisirent des œuvres charmantes qui font véritablement honneur à l'art français. Mais lorsque la caricature plongea son crayon dans la boue sanglante pour faire grimacer la mort, elle ne donna plus que des œuvres sans nom, conceptions hideuses, grossièrement exécutées, et qui semblent avoir été coloriées dans une nuit d'orgie par de très médiocres élèves de Gillray et de Rowlandson.

L'art caricatural ne se releva pas pendant la période relativement calme comprise entre la fin de la Convention et le coup de main de Brumaire. Toujours la même production excessive de grossières images aux légendes cyniques, toujours l'exagération grotesque de la forme au détriment de la pensée.

Voici cependant une œuvre unique en son genre, et d'un intérêt puissant : la charge de Larevellière-Lépeaux, par Prud'hon. C'est, croyons-nous, le seul dessin satirique du grand artiste, qui a cru devoir, par une fantaisie étrange, choisir de préférence la physionomie du plus intègre des hommes de la Révolution, de l'austère collègue de Barras au Conseil directorial, pour nous apprendre qu'il savait comme son maître Léonard de Vinci, dont il emprunta volontairement le procédé caricatural, exprimer aussi bien la laideur des traits dans un vigoureux dessin, qu'envelopper la grâce des formes et le charme des sourires dans l'harmonie des lignes et dans la suavité des modelés.